

## ANTIQUITÉ

Jean-Claude Schmitt, ed.

*Ève et Pandora : la création de la première femme*

Paris, Gallimard, 2002, 290 p., ill. (« Le temps des images »)

LA GRÈCE ANTIQUE et le monde hébraïque sont-ils à la racine de la civilisation occidentale? Une chose est sûre : les deux figures mythiques que sont la Pandora d'Hésiode et l'Ève de la Bible, les deux femmes originelles par lesquelles tous les malheurs de l'humanité arrivent, ont fait couler beaucoup d'encre depuis plus de 2 500 ans. D'entrée ce recueil nous offre quatre textes, les deux versions d'Hésiode et les deux de la Genèse.

Dans un article clair consacré à « Pandora », Jean-Pierre Vernant analyse le récit d'Hésiode : le vol du feu par Prométhée et, en représailles, la création de Pandora. Un point du mythe suscite des discussions passionnées, voire passionnelles, depuis des siècles. Après avoir été façonnée dans la glaise par Héphaïstos, Pandora est offerte aux hommes, portant avec elle une jarre (la célèbre « boîte de Pandore ») dont elle ôte le couvercle et d'où s'échappent tous les maux, sauf *elpis*. *Elpis* est habituellement traduit par espérance. L'auteur préfère « expectative, attente ». Pour lui, cette *elpis* est ambiguë, tantôt bonne, tantôt mauvaise, et est installée au cœur des hommes. Or, Pandora ayant refermé la jarre avant qu'elle ne sorte, *elpis* ne peut donc être au cœur des hommes puisque enfermée. Pour tourner

la difficulté, Jean-Pierre Vernant explique que Pandora, après avoir épousé Épiméthée (ce double de Prométhée, aussi stupide que son frère est malin), a installé la jarre dans le cellier de leur maison. Outre que c'est faire dire au texte plus qu'il n'en dit (celui-ci s'arrête au moment où Épiméthée accepte d'épouser Pandora, cadeau empoisonné des dieux), cela ne change rien au fait que, même située au centre de la maison, la jarre reste fermée, qu'*elpis* est toujours dedans et donc pas parmi les hommes. Relisons ces quelques vers traduits page 20 : « Seul, l'espoir restait là, à l'intérieur de son infrangible prison, sans passer les lèvres de la jarre, et ne s'envola pas au-dehors, car Pandora avait déjà replacé le couvercle [...] mais les tristesses en revanche errent innombrables : la terre est pleine de maux, la mer en est pleine », etc. Hésiode insiste lourdement sur le contraste entre les maux sortis de la jarre, et côtoyant donc les hommes, et l'espoir resté à l'intérieur. Il n'y a donc pas d'espoir. Mais d'espoir de quoi ? Là, je rejoins Jean-Pierre Vernant qui souligne la conclusion du poète grec : on ne peut échapper aux desseins de Zeus. Le piège est imparable et sans issue. Autrement dit, l'homme ne peut revenir à l'âge d'or. Il connaîtra désormais le travail, la reproduction, la maladie, la

vieillesse et la mort. C'est à tout cela précisément qu'il n'y a aucun espoir d'échapper<sup>1</sup>.

François Lissarague (« La fabrique de Pandora : naissance d'images ») se penche lui sur l'iconographie et sur les rares représentations figurées du mythe de Pandora à l'époque classique. Ces dernières se multiplient en revanche aux époques hellénistique et romaine, mais le mythe a changé : c'est Prométhée lui-même qui façonne l'homme et la femme (chez Hésiode, le premier n'est pas créé et la seconde est façonnée par les dieux), tandis qu'Athéna leur insuffle une âme.

Passons à la Genèse, dans laquelle il existe donc deux versions de la naissance d'Ève. Selon la première (Gen. 1: 27), Dieu, au sixième jour, crée l'homme et la femme à son image : « Mâle et femelle il les créa ». Selon la seconde (Gen. 2 : 21-22), Dieu fabrique l'homme à partir du limon, crée le paradis, puis les animaux qu'il place sous la domination de l'homme, et enfin la femme, à partir d'une des côtes (ou d'un côté) d'Adam endormi. Pour l'exégèse moderne, cette variante est la preuve du caractère composite de la Bible rédigée à des dates différentes. Mais, comme l'écrit Maaïke Van der Lugt, une telle explication ne pouvait se concevoir au Moyen Âge, période où l'on n'envisageait la Bible que comme un texte révélé en une seule fois (p. 89). Laurent Angliviel de la Beaumelle montre dans sa partie, « Ève à l'épreuve des Pères », comment les Pères de l'Église concilièrent les deux textes. Ainsi, pour Augustin, dès le sixième jour l'homme et la femme existent avec tous deux leurs caractères spécifiques, y compris leurs traits corporels, « mais à titre potentiel » (p. 73). Ce premier stade, décrit dans Gen. 1: 26-27, se matérialise dans le second, la création de l'Ève et de l'Adam historiques.

Dans « Pourquoi Dieu a-t-il créé la femme ? », Maaïke Van der Lugt s'intéresse également à l'évolution de cette problématique à partir du XI<sup>e</sup> siècle, au moment où Aristote est traduit en latin et fait son apparition dans les programmes universi-

taires. Car, pour Aristote le Stagirite, la femme est un homme manqué<sup>2</sup>. La préoccupation des exégètes n'est plus alors de rendre compte des disparités entre les deux versions d'un texte censé avoir été révélé en une fois, mais de comprendre comment, si on accepte le point de vue d'Aristote, un être imparfait a pu être créé dans un paradis où tout devait être parfait (p. 105) : contrairement à Pandora, dont la création marque la fin même de l'âge d'or, Ève existait déjà au paradis avant la chute. On veut bien que le récit biblique justifie une certaine infériorité de la femme, mais de là à en faire un ratage ! La réponse du théologien Alexandre de Halis (XIII<sup>e</sup> siècle) est qu'au paradis Adam n'aurait conçu que des garçons avec Ève.

À partir du XI<sup>e</sup> siècle, dans les représentations picturales, Ève ne naît plus de la côte d'Adam, mais directement de son corps. Jérôme Baschet traite de cette évolution iconographique dans son article intitulé « Ève n'est jamais née ». D'après lui, il s'agit de montrer l'existence d'un rapport direct entre Adam et Ève qui ne soit pas nécessairement figuré par une naissance (p. 132) ; sinon Adam serait le père d'Ève. Or, Ève est créée par Dieu, et ce à partir d'Adam. Il y a donc unité substantielle d'Adam et Ève sans qu'il y ait filiation, car Adam n'est pas l'agent actif de l'opération (Adam dort pendant l'opération), c'est Dieu qui l'est (p. 141). L'auteur montre surtout que la nouvelle façon de dépendre la venue d'Ève « apparaît comme une légitimation de l'indissolubilité du mariage que l'Église s'est laborieusement employée à imposer aux laïcs, et en particulier à la

1. Patrick Kaplanian, *Analyse du mythe de Prométhée et Pandora, d'Hésiode au Caucase*. Thèse de doctorat dactylographiée, Paris, INALCO, 2000 : fin du chap. III. Voir aussi mon compte rendu du livre de Pierre Judet de la Combe, Fabienne Blaise & Philippe Rousseau, eds, *Le Métier du mythe, lectures d'Hésiode* (1996), dans *L'Homme*, 1999, 151 : 295-298.

2. Voir mon compte rendu du livre de Giulia Sissa, *L'Âme est un corps de femme* (2000), dans *L'Homme*, 2003, 165 : 347-348.

noblesse, au cours des XI<sup>e</sup> et XII<sup>e</sup> siècles. Le fait qu'Adam et Ève procèdent d'une même chair est donc interprété comme le fondement d'une valorisation du lien matrimonial, indissoluble et cimenté par l'amour spirituel des époux » (p. 151). Cela nous ramène à l'autre sens du texte hébraïque, complètement ignoré dans le haut Moyen Âge (Laurent Angiviel de la Beaumelle, p. 75), où Ève n'est pas tirée de la côte mais du côté d'Adam (le mot hébreu *zela* a les deux sens : cf. Maaike Van der Lugt, p. 97). C'est donc la sacramentalisation du mariage au XII<sup>e</sup> siècle qui est à l'origine de ce basculement (p. 157).

On le voit, au Moyen Âge, il n'est plus question de Pandora mais d'Ève uniquement. Pandora réapparaît, comme beaucoup de personnages de l'Antiquité, à la Renaissance, sans pour autant chasser Ève. D'où l'intérêt d'un tableau de Jean Cousin représentant ces deux femmes sous les traits d'une seule (*Eva Prima Pandora*, vers 1540-1550) qu'analyse Lise Wajeman dans son chapitre « Création de la femme, invention de la peinture ».

Mais ces deux premières femmes sont-elles si différentes ? Non, si on part les regarder de Mélanésie ou de Polynésie avec Françoise Douaire-Marsaudon (« Quand les dieux ne créent pas la femme... »). Dans le mythe baruya (Nouvelle-Guinée), la première femme précède l'homme. Elle enfante le premier homme après avoir été fécondée en mangeant des fruits. Bien plus, ce sont les femmes qui ont inventé les éléments matériels de la civilisation (armes, vêtements, plantes cultivées), éléments que les hommes leur ont ensuite confisqués. Car, chez les Baruya, la domination des hommes sur les femmes est « extrêmement puissante » (pp. 88-90) : par cette confiscation, les hommes ont mis de l'ordre dans l'univers, et la société.

D'autres mythes racontent la naissance de l'univers à partir d'un couple primordial. Chez Hésiode aussi, dira-t-on. Mais,

dans le mythe tongien, par exemple, une humanité mixte découle d'un monde divin mixte. Assez curieusement, un mythe maori raconte que le Ciel et la Terre se tenaient enlacés dans un coït éternel, empêchant ainsi les nombreux enfants enfermés dans le vagin de cette dernière de sortir (pp. 204-205). Or, c'est exactement ce que dit Hésiode<sup>3</sup>. Mais lorsqu'ils sortent enfin, c'est une humanité mixte qui apparaît, tandis que chez Hésiode, il faudra attendre la création de Pandora pour que l'humanité le devienne.

Pauline Schmitt-Pantel (« La création de la femme : un enjeu pour l'histoire des femmes ? ») analyse le devenir du mythe d'Ève à l'orée du mouvement féministe moderne. Ce dernier est partagé entre une relecture moins misogynne et un rejet pur et simple. Quant à l'article de Jacques Aumont sur la représentation de la femme dans le cinéma (« Et Dieu... créa la femme »), il se réfère à un grand nombre de films souvent connus des seuls cinéphiles. Moins de titres, mais chaque titre plus longuement analysé, l'aurait-il empêché d'arriver à sa conclusion qui est que, pour le cinéma, « la femme créée doit être une merveille – qu'on l'entende comme monstre ou comme séductrice » (p. 156) ?

Confronter ces deux figures mythiques que sont Ève et Pandora depuis le X<sup>e</sup> siècle avant J.-C. jusqu'au cinéma contemporain était un pari ambitieux. Il est réussi. On ne regrettera qu'une seule chose : l'absence d'une analyse moderne du texte hébreu parallèle à celle de Jean-Pierre Vernant du texte grec.

En conclusion, il s'agit là d'un très beau livre, soigneusement mis en pages, avec une belle typographie, et abondamment illustré. La preuve qu'un travail sérieux peut aussi être un objet esthétique.

Patrick Kaplanian

3. Patrick Kaplanian, *op. cit.* : chap. I.